

transformée de cette épreuve, mais aussi celle de l'histoire de l'art. La première avait été jusque-là constituée par des « hommes illustres », par des cerveaux responsables agissant sur les éléments, et voici que soudain elle se trouve un inconscient, elle aussi : les masses anonymes et les sourds mobiles qui les mènent aveuglément. La seconde offrait une suite de maîtres illustres, dont on écrivait « les Vies » et dont la recherche voulue donnait ses visages à la Beauté et voici que tout, théories et styles, roule passivement à la fatalité des faits et n'obéit plus qu'à des mobiles collectifs et inavoués. Alors Taine explique l'art par ses conditions d'apparition, comme Marx la société par le matérialisme dialectique. Une vague de déterminisme emporte le XIX^e siècle finissant et la conscience, pour beaucoup, prend rang d'épiphénomène enregistreur.

Depuis, un équilibre a tenté de s'établir : face à ce monde illimité de l'inconscient qui lui est étranger par sa nature même, et dont elle dépend pourtant si étroitement, la pensée a réagi. Rien ne lui étant irréductible par définition, même ce qui lui est le plus opposé, elle a entrepris avec la génération des Bergson et des Proust d'assouplir suffisamment ses méthodes pour analyser, au lieu de le nier, cela même qui lui est antinomique.

L'Art et l'âme (Flammarion, éditeur)

Maurice Blanchot

L'œuvre romanesque de MAURICE BLANCHOT (né en 1907) a connu une audience prolongée en raison de son influence discrète sur le « nouveau roman » et la « nouvelle critique ». Son évolution passe des « ROMANS » (*Thomas l'Obscur*, 1941 ; *Aminabad*, 1942 ; *Le Très-Haut*, 1948) à des « RÉCITS » dépouillés de personnages, de décors, d'événements (*L'Arrêt de mort*, 1948 ; *Un moment voulu*, 1951 ; *Celui qui ne m'accompagnait pas*, 1953 ; *L'Attente Poubli*, 1962).

Dans ses ESSAIS, l'interrogation essentielle porte sur la possibilité et la signification de l'écriture : *Comment la littérature est-elle possible ?* (titre d'un essai, 1942) ; qui parle ? comment interpréter le « Je » du narrateur ? Quel est le lien entre l'absence ou la mort de l'objet, et l'écriture qui l'anéantit ?

L'interrogation incessante de ce « métaphysicien de la critique » (P. de Boindelle) se poursuit dans un grand nombre d'essais aux titres souvent évocateurs : *La Part du feu* (1943) ; *Lautréamont et Sade* (1949) ; *L'Espace littéraire* (1955) ; *Le Livre à venir* (1959) ; *L'Entretien infini* (1963) ; *Le Pas au-delà* (1973) ; *L'Écriture du désastre* (1980) ; *Après coup* (1983) ; *La Communauté inavouable* (1984) ; *Le Dernier à parler* (1985).

Dans *L'Espace littéraire*, Maurice Blanchot atteint vraiment aux grandes profondeurs : philosophes et poètes y sont essentiellement présents, au cœur même d'une sorte de solitude créatrice, dont témoignent ces lignes de Novalis : « Nous rêvons de voyager à travers l'univers : l'univers n'est-il donc pas en nous ? [...] Vers l'intérieur va le chemin mystérieux ; l'éternité est en nous avec ses mondes. » C'est aussi dans *L'Espace littéraire* qu'il a formulé de façon significative l'essence complexe de l'œuvre littéraire : « L'œuvre n'est œuvre que si elle est l'unité déchirée toujours en lutte et jamais apaisée, et elle n'est cette unité déchirée que si elle se fait lumière de par l'obscur, épanouissement de ce qui demeure refermé ».

Dans *Le Livre à venir* (1959), il étudie (à la suite de R. Barthes) les problèmes du style et de l'écriture, et, dans *La Part du feu*, les rapports de l'auteur et du lecteur : « L'écrivain, par exemple, voudrait protéger la perfection de la chose écrite en la tenant aussi éloignée que possible de la vie extérieure, [...] mais alors où commence, où finit l'œuvre ? ». Autre solution, l'auteur n'a plus qu'un but, écrire pour le lecteur, et se confondre avec lui : « Tentative sans espoir, car le lecteur ne veut pas d'une œuvre écrite pour lui : il veut justement une œuvre étrangère, où il découvre quelque chose d'inconnu, une réalité différente, un esprit séparé qui puisse le transformer et qu'il peut transformer en soi. »

« Par bonheur, le langage est une chose »

« Le moment où ce qui se glorifie en l'œuvre, c'est l'œuvre, où celle-ci cesse en quelque sorte d'avoir été faite, de se rapporter à quelqu'un qui l'ait faite, mais rassemble toute l'essence de l'œuvre en ceci que maintenant il y a œuvre, commencement et décision initiale, ce moment qui annule l'auteur est aussi celui où, l'œuvre s'ouvrant à elle-même, en cette ouverture la lecture prend origine » (MAURICE BLANCHOT, *L'Espace littéraire*, VI).

Dans la parole meurt ce qui donne vie à la parole ; la parole est la vie de cette mort, elle est « la vie qui porte la mort et se maintient en elle ». Admirable puissance. Mais quelque chose était là, qui n'y est plus. Quelque chose a disparu. Comment le retrouver, comment me retourner vers ce qui est *avant*, si tout mon pouvoir consiste à en faire ce qui est *après* ? Le langage de la littérature est la recherche de ce moment qui la précède. Généralement, elle le nomme existence ; elle veut le chat tel qu'il existe, le galet dans son *parti pris de chose*¹, non pas l'homme, mais celui-ci et, dans celui-ci, ce que l'homme rejette pour le dire, ce qui est le fondement de la parole et que la parole exclut pour parler, l'abîme, le Lazare du tombeau et non le Lazare rendu au jour, celui qui déjà sent mauvais², qui est le Mal, le Lazare perdu et non le Lazare sauvé et ressuscité. *Je dis une fleur* !³ Mais, dans l'absence où je la cite, par l'oubli où je relègue l'image qu'elle me donne, au fond de ce mot lourd, surgissant lui-même comme une chose inconnue, je convoque passionnément l'obscurité de cette fleur, ce parfum qui me traverse et que je ne respire pas, cette poussière qui l'imprègne mais que je ne vois pas, cette couleur qui est trace et non lumière. Où réside donc mon espoir d'atteindre ce que je repousse ? Dans la matérialité du langage, dans ce fait que les mots aussi sont des choses, une nature, ce qui m'est donné et me donne plus que je n'en comprends. Tout à l'heure, la réalité des mots était un obstacle. Maintenant, elle est ma seule chance. Le nom cesse d'être le passage éphémère de la non-existence pour devenir une boule concrète, un massif d'existence ; le langage, quittant ce sens qu'il voulait être uniquement, cherche à se faire insensé. Tout ce qui est physique joue le premier rôle : le rythme, le poids, la masse, la figure, et puis le papier sur lequel on écrit, la trace de l'encre, le livre. Oui, par bonheur, le langage est une chose : c'est la chose écrite, un morceau d'écorce, un éclat de roche, un fragment d'argile où subsiste la réalité de la terre. Le mot agit, non pas comme une force idéale, mais comme une puissance obscure, comme une incantation qui contraint les choses, les rend

La Part du feu (Librairie Gallimard, éditeur).

Mircea Eliade

Le problème du sacré, dans ses manifestations religieuses, mythologiques et esthétiques, est avec le mystère du *besoin mythologique* reconnu comme loi fondamentale de la nature humaine, à l'origine des recherches d'ethnologues comme LÉVI-STRAUSS. A partir de ces données scientifiques s'élabore une réflexion qui, à son tour, inspire des *essais synthétiques* sur les principaux thèmes et expressions de la *pensée mythologique*.

D'origine roumaine, MIRCEA ELIADE (1907-1986) est, avec ROGER CAILLOIS, le principal représentant de cette réflexion, avec : *Le Mythe de l'éternel retour* (1949), *Mythes, rêves et mystères* (1957-1972), *Aspects du mythe* (1963), *L'Épreuve du labyrinthe* (1985).

— 1 Cf. Francis Ponge, p. 616. — 2 Allusion à une fleur !... et... musicalement se lève, idée même aux paroles de Marthe à Jésus avant qu'il ne et suave, l'absente de tous bouquets ». (Mallarmé, ressuscite Lazare (Jean, XI, 39). — 3 « Je dis : Cf. *XIX^e Siècle*, p. 530).

ANDRÉ LAGARDE

Agrégé des Lettres
Inspecteur général
de l'Instruction Publique

LAURENT MICHARD

Ancien élève
de l'École Normale Supérieure
Inspecteur général de l'Instruction Publique

XX^e SIÈCLE

LES
GRANDS AUTEURS FRANÇAIS
Anthologie
et histoire littéraire

avec la collaboration de

RAOUL AUDIBERT

Inspecteur général
de l'Instruction Publique

HENRI LEMAITRE

Professeur de Première Supérieure
au Lycée Fénelon

THÉRÈSE VAN DER ELST

Professeur de Première Supérieure
au Lycée Fénelon

Édition mise à jour et augmentée
1900-1995

BORDAS